

Princesse

Depuis là où je suis aujourd'hui, il m'arrive encore de me sentir coupable. Grandir vite, regarder ailleurs, avancer, s'éloigner à toute vitesse de l'enfance. Restent quelques clichés, une attirance irraisonnée pour la mer et une ou deux questions : quand un bateau dérive au large, est-ce la force du vent ou la puissance des courants qui l'entraîne ? Est-ce qu'il finit toujours brisé sur les récifs ? Où es-tu aujourd'hui ?

Aujourd'hui c'est mon tour de voir défiler les jours sans pouvoir rien retenir. Je n'ai pas le temps d'aller chercher les enfants à l'école. C'est Éric qui s'en charge. C'est un type bien tu sais ; tu aurais aimé le connaître. Il est rassurant. Quand je rentre, souvent tard, sa présence paisible, ronronnante, m'émeut. Il est assis derrière son écran, concentré. Il porte une affreuse paire de lunettes réparée avec un sparadrap au milieu. La maison semble endormie, emplie de bruits feutrés. Les pas des enfants en chaussettes sur le palier de l'étage, qui guettent le moment où je vais monter les embrasser, le bourdonnement du lave-vaisselle, la télé allumée au volume réglé sur le minimum.

Éric me regarde. Il sourit. Il a cette aura enveloppante qui chaque fois me fait monter des larmes que je retiens. En moi la femme aimée et l'enfant dont la joue cherche en vain la caresse se font face un instant. J'ai tant attendu de toi cet accueil. Mais c'était autre chose qui m'attendait en passant la porte de notre maison. Selon que ton humeur était à l'euphorie ou au contraire obscure, mon univers prenait des couleurs d'arc en ciel ou celles d'une sombre nuit.

Il t'arrivait de déclarer « en route pour le grand Nord », comme ça sans préambule, tu m'embarquais dans une escapade. Tu savais que j'adorais la mer. Tu me faisais croire que notre virée était une épopée fantastique au bout du monde. Avec ton « grand Nord » tu me faisais rêver. Je crois que mon goût du voyage vient un peu de là, je voulais savoir ce qui se cachait de si fascinant au bout de cette route. En réalité, on roulait jusque-là plage la plus proche dans ta voiture essoufflée dont une seule portière s'ouvrait encore. Je me sentais grande et libre, j'avais même le droit de monter à l'avant, River sur mes genoux. Tu mettais un CD dans l'autoradio et tu te prenais pour Bon Scott. Tu lâchais insolemment le volant pendant les solos de guitare de Angus Young. River en profitait pour aboyer joyeusement, mais alors, tu le grondais furieusement et lui hurlais dessus. Ton visage se crispait. Tout à coup, l'incroyable vent d'euphorie, de rock'n roll et de liberté se métamorphosait en une pluie rageuse. Tu éructais des ordres et saisissait brutalement son museau pour lui imposer le silence. Tu coinçais fermement sa tête contre ton torse malgré ses gémissements et, si tu lâchais à nouveau le volant, cette fois, c'était pour le corriger nerveusement. Après quelques minutes plombées de silence, tu reprenais le cours de ton concert virtuel pendant que River se réfugiait à mes pieds. Je m'enfonçais un peu plus dans mon siège, le souffle court, une main sur la tête du chien qui se recroquevillait en tremblant. Je passais le reste du trajet à fixer un point sur le pare-brise, ta voix fatiguée se faisait lointaine. Je ne prêtais plus attention ni aux vrombissements saccadés du vieux moteur de ta Passat d'un autre siècle, ni à l'odeur âcre des tissus usés, imprégnés des relents de tabac froid et de chien mouillé. Je m'évadais déjà. Ta groupie imaginaire devenait, le temps de quelques kilomètres, une étrangère.

Éric voulait que nous ayons un chien. On a emmené les enfants dans un refuge proche de chez nous, à l'automne dernier. Sur le trajet, Oscaro a inventé une comptine où il faisait rimer les noms que proposait son frère, pour notre futur animal de compagnie, avec des objets absurdes. Tous les deux riaient aux larmes. Dans le rétroviseur j'ai vu les pupilles d'Éli s'obscurcir soudainement. Les poings et la mâchoire serrés, je trouve qu'il te ressemble. J'ai détourné le regard et fixé mon attention sur les restes d'un moustique collé sur le pare-brise. Oscaro mesure vingt centimètres de plus que son cadet. Il a maîtrisé sans mal la volée de coups qui s'abattait sur lui. Éric a arrêté la voiture sur le bas-côté. Il a pris cette voix profonde qui ne souffre pas

d'opposition. Il a dit lentement : « Eli, soit tu te calmes tout de suite, soit on rentre ». Je n'ai rien dit.

A l'entrée du refuge, dans un box grillagé exiguë dont l'odeur nauséabonde contrastait avec l'impression de propreté du béton récuré à la perfection, j'ai croisé le regard de « Tennessee-barbet français - 4 ans - chien mordeur ». Sa détresse familière, mélange d'inquiétude et d'impuissance, bien plus que les similitudes de leurs allures, m'a balancé un uppercut à l'estomac. J'ai revu River dans les dunes, assis à tes côtés, entravé et muselé, le regard suppliant. L'air était si doux baigné de la blondeur du sable et du bleu, léger comme un voile, du ciel du Nord. Tu prenais place dans ce décor, pastel et apaisant, qui jurait avec la présence imposante d'un blockhaus entièrement tagué dont un gros bloc de béton s'était détaché. De longues ferrures rouillées en émergeaient sur lesquelles tu accrochais tes vêtements pour qu'ils ne traînent pas dans le sable. Ta musculature nerveuse au milieu de ces drapeaux improvisés. Je te voyais comme un Apache en train d'installer son campement loin des regards de cowboys malveillants, prêts à envahir ta « terre libre ». J'observais ton étrange rituel en ramassant des couteaux qui, alignés et enfoncés dans le sable, serviraient de frontière à notre territoire. Tu posais et lissais ta serviette, sortait, de ta sacoche en cuir épais, ton téléphone et ton enceinte, ton grinder, ton tabac, tes feuilles, une canette de Duvel, veillant scrupuleusement à éviter à ton petit nécessaire de voyage tout contact avec le sable. Ce manège bien orchestré me fascinait. Un ordre des choses existait donc dans ce chaos que tu portais. L'ordinaire avait quelque chose de rassurant. Après avoir lancé un album de Lofofora, volume au maximum, que tu reprenais d'une voix caverneuse, décapsulé ta bière et rallumé un mégot sorti d'un morceau de cellophane, tu t'attelas à assembler ton appareil argentique avec minutie.

Je me disais que tu n'avais sans doute pas emporté de pique-nique, il n'y a que maman qui pensait à ces choses-là. Je n'avais pas faim.

La caresse mêlée de la brise et du soleil timide se faisait consolante et ma gorge se dénouait. Je m'en remettais aux éléments comme à des gardiens protecteurs. Je me confiais à eux tournée vers l'horizon pour que tu ne vois pas mes lèvres bouger. Je promettais d'être sage en échange de la certitude que tout irait bien. Puis des histoires peuplées de sirènes et de princes surgissaient de mon imagination et m'entraînaient au bord des vagues.

Je te regardais du coin de l'œil. Au loin, tu pointais ton appareil vers moi. Est-ce que toi tu me voyais, papa, à travers cet objectif ? Qu'essayais-tu de fixer sur la pellicule ? Ce présent qui t'échappait ou une certaine idée de ta vie ?

Quand enfin tu libérais River, il me rejoignait. Il était un ravisseur et moi une princesse. J'essayais de lui échapper en faisant des allers retours jusqu'à la mer. Quand la marée était basse, je m'éloignais tant que tu disparaissais. J'avais le sentiment que River et moi étions seuls au monde. Comme si tout était neuf, tout était à imaginer. Et c'était un sentiment si enivrant que j'en éprouvais un puissant vertige. Je tournais sur moi-même jusqu'à ne plus tenir debout et c'est la plage, les cris des mouettes, les nuages qui, alors, tourbillonnaient autour de moi.

Princesse, c'était le nom que tu me donnais.

Quand enfin, je remontais jusqu'à notre royaume éphémère, bien souvent, tu t'étais endormi. Je prenais délicatement ton appareil et je faisais semblant de photographier les pies huitrières les plus téméraires qui s'approchaient de nous. Je restais, de longues minutes, immobile jusqu'à ce que l'une d'elles entre dans le champ de l'objectif. Si j'appuyais sur le déclencheur, tu te réveillais en grognant « Pose ça, princesse. »

En te redressant tu constatais souvent que tu avais faim. Il y a eu cette fois où tu as décrété « je t'invite au resto Princesse ». C'était en avril, juste avant mon anniversaire, le dernier que nous ayons fêté ensemble. Nous avons plié soigneusement le campement. Tu as remis ton polaire et la surveste multipoches que tu portais aussi pour bricoler. J'ai attrapé ta casquette bleue juste avant qu'elle ne soit emportée par une bourrasque. Il faisait plus frais à présent. En arrivant sur

la digue tu me l'as sèchement reprise des mains en soufflant. Tu n'aimais pas laisser deviner ton âge que révélait ta chevelure clairsemée. Ton pas s'est accéléré et les muscles de ta nuque se sont épaissis, alors que tu marchais devant moi, River à ton talon, obéissant au mantra autoritaire que tu lui psalmodiais. J'ai pensé que je voulais rentrer à la maison maintenant.

Tu as choisi une terrasse sans me regarder et commandé aussitôt un verre de vin. Tu as ajouté en t'adressant un serveur « vous avez de la glace ? C'est pour la princesse ». Comme tu fouillais fiévreusement tes poches, j'ai décroché ton appareil suspendu au dossier de la chaise. Le serveur s'est approché pour t'apporter la carte et mettre le couvert. Tu l'as renvoyé, prétextant que tu avais changé d'avis. Moi je savais que tu n'avais pas de quoi payer autre chose. Tu t'es mis à parler à River. Désignant un camion de déménagement, tu lui disais que ça serait bien de partir, d'aller vivre au soleil. Tu lui demandais ce qu'il en pensait. C'est à ce moment-là que j'ai appuyé involontairement sur le déclencheur. Un petit bruit sec, suivi d'un bourdonnement court puis d'un claquement.

Je n'ai pas cherché à esquiver ta main que j'avais pourtant vu s'élever comme au ralenti. « Putain Princesse, tu comprends rien. Touche pas à ça. »